

— Bah ! on ne meurt qu'une fois, Excellence ! tant que le cœur bat dans la poitrine et que l'on n'a pas de trop larges déchirures à la peau, il y a de la ressource.

— Tout cela est très bien, mais il faut sortir de cette impasse.

— Pourvu que nous ne tombions pas dans une autre bien-tôt, fit Oregano, la vie n'est qu'une réunion plus ou moins grande de traquenards plus ou moins perfides.

— Laisse un peu les sentences de ta singulière philosophie de côté, nous avons à songer à des choses bien autrement sérieuses.

— Ce que j'en faisais, Excellence, c'était pour vous éclairer, mais du moment que cela vous contrarie, je me tais.

Tout en parlant ainsi, les deux hommes avaient traversés la place de Necatitlan dans toute sa longueur ; ils ne se trouvaient plus qu'à quelques pas de la rue suspecte désignée par l'Indien.

— Ouf ! fit le général, comme elle est étroite et noire.

— Entrons, ou n'entrons pas, comme il vous plaira, Excellence.

— Connais-tu un autre passage ?

— Non pas.

— Tu vois bien alors qu'il nous faut absolument passer par cette rue.

— C'est mon avis, vous le savez, général.

— Eh bien, entrons !

— Entrons donc, et que cela soit fini, grommela Oregano.

Ils s'élançèrent.

Mais à peine eurent-ils fait quelques pas dans cette sentine infecte, que le général, désagréablement surpris, voulut rétrograder ; en ce moment il se trouva à l'improviste mêlé avec plusieurs personnes, cinq ou six environ, sortant, le général ne put comprendre d'où.

— Sauvez-vous ! sauvez-vous, hurla Oregano, ce sont vos ennemis.

Et prenant ses jambes à son cou, le drôle, dont le rôle sans doute était terminé, s'échappa en courant, et presque aussitôt disparut dans le dédale de ruelles de cet excentrique quartier.

Le général s'était jeté de côté, et filant le long des maisons, il essayait de gagner au pied, car les cris de l'Indien lui avaient révélé en présence de quels ennemis il se trouvait.

En effet, don Jose et don Estevan revenaient à travers le souterrain de prévenir le général B... que l'heure de la lutte était venue ; ils le ramenaient avec eux, ainsi que les deux bandits lui servant de domestiques ; don Luis et don Fabian formant l'avant-garde de la petite troupe, étaient arrivés un quart d'heure auparavant sur la place ; ils n'avaient, à cause des ténèbres, rien vu de suspect, et ils s'étaient rendus tout droit à la maison, dont le concierge, qui ne dormait pas aussi profondément qu'il plaisait à Oregano de le dire, s'était hâté de lui ouvrir la porte.

Ce concierge supposé, qui n'était autre que Sidi Muley, était en train de raconter à don Luis et à don Fabian la fuite du général, lorsque des cris mêlés d'un cliquetis d'épées se firent entendre du côté de la ruelle dans laquelle le fugitif s'était lancé en désespoir de cause.

Voici ce qui s'était passé :

Don Estevan avait démasqué le foyer d'une lanterne sourde qu'il portait et dont il s'était servi dans le souterrain.

— Ouais ! s'écria-t-il, qu'avons-nous donc là, frère, vive Dios ! N'est-ce pas le général de Tordesillas ?

— Lui-même, s'écria don Jose ; le général qui, malgré la parole donnée, s'échappe comme un lepero.

Le général n'avait plus rien à ménager ; rudement sanglé par les paroles des deux frères et poussé peut-être par cet instinct de bête fauve qui formait le côté saillant de son caractère, sans autrement réfléchir, il poussa un hurlement de rage et se ruant sur don Jose pris à l'improviste, il lui enleva son épée ; et se tournant vers Navaja, d'un revers il l'étendit sur le sol, s'empara des revolvers que celui-ci portait passés dans sa faja, et avec un cri de hyène il bondit en arrière, s'appuya au mur et commença à espadonner vigoureusement contre ses ennemis revenus de leur surprise et qui l'attaquaient tous cinq à la fois, car la blessure de Navaja n'était pas sérieuse ; il s'était relevé aussitôt et s'était armé de son machete.

On connaît l'habileté aux armes [du général et sa grande force musculaire ; ne pouvant être attaqué par derrière, il avait roulé son manteau autour de son bras gauche, s'en servait pour parer les coups et espadonnait sans désavantage marqué contre ses ennemis.

On ne pouvait prévoir quelle serait l'issue de ce combat d'un homme seul contre cinq, car, par un accord tacite, on ne se servait pas des armes à feu, lorsque des deux côtés de la ruelle de grands cris se firent entendre, et l'on aperçut plusieurs personnes accourant en brandissant des armes.

L'aube se faisait, ce n'était pas encore le jour, mais une lueur pâle et indécise qui permettait de se reconnaître.

D'un côté accouraient don Luis, don Fabian et Sidi Muley, de l'autre une troupe d'au moins une centaine d'hommes semblant venir au secours de don Lope de Tordesillas.

— En retraite ! cria tout à coup don Jose d'une voix retentissante, nous retrouverons ce misérable !

— Quand tu voudra, don Jose, hurla le général !

— En retraite ! en retraite ! dit le général B..., laissez cet homme, il s'est déshonoré, il n'est plus à craindre !

Don Lope voulut s'élançer, mais Peters Batt le retint ; c'était lui qui était arrivé si heureusement pour le général, à la tête d'une centaine d'hommes.

— Laissez-les, général, dit-il à don Lope, nous ne tarderons pas à les revoir ; rendons-nous au palais, nous n'avons pas un instant à perdre.

— Allons donc, puisqu'il le faut, dit le général ; et haussant la voix : Au revoir bientôt ! cria-t-il.

Ses ennemis ne daignèrent pas lui répondre.

Ils étaient entrés dans la maison de la place de Necatitlan, dont la porte s'était refermée derrière eux.

Les soldats se pressaient autour du général qu'ils entouraient avec le plus bruyant enthousiasme, Peters Batt semblait tout heureux de l'avoir sauvé.

Les soupçons qu'Oregano avait soufflés à don Lope de Tordesillas lui revinrent à l'esprit : il en reconnut l'absurdité, et ses soupçons se portèrent aussitôt sur l'Indien, dont en y réfléchissant, il trouva la conduite pendant toute cette nuit passablement équivoque.

Mais ce n'était pas le moment de demander une explication à Peters Batt ; le général renferma ses pensées dans son cœur et, entouré de ses soldats dont le nombre s'était considérablement augmenté, il quitta la ruelle.

Une partie des soldats étaient montés, le reste était à pied. Les officiers vinrent saluer le général qui les reçut de l'air le plus affable en leur faisant, bien entendu, de belles promesses ; on lui présenta un cheval sur lequel il monta, et on se mit en route au grand trot ; la situation était des plus critiques, il fallait arriver au palais le plus rapidement possible.